

Albert Camus

Le Malentendu

Édition de Pierre-Louis Rey

Folio théâtre
Texte intégral

Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

(1944)

LE MALENTENDU

Pièce en trois actes

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

 REMARQUE

Ce livre est du domaine public au Canada parce qu’une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l’auteur(e).

Cette œuvre n’est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l’auteur(e).

Respectez la loi des droits d’auteur de votre pays.

OEUVRES D'ALBERT CAMUS

Récits-Nouvelles

L'ÉTRANGER.
LA PESTE.
LA CHUTE.
L'EXIL ET LE ROYAUME.

Essais

NOCES.
LE MYTHE DE SISYPHE.
LETTRES À UN AMI ALLEMAND.

ACTUELLES, chroniques 1944-1948.
ACTUELLES II, chroniques 1948-1953.
(Actuelles III). CHRONIQUES ALGÉRIENNES, 1939-1958.

L'HOMME RÉVOLTÉ.
L'ÉTÉ.
L'ENVERS ET L'ENDROIT.
DISCOURS DE SUÈDE.

Théâtre

LE MALENTENDU — CALIGULA.
L'ÉTAT DE SIÈGE.
LES JUSTES.

Adaptations et Traductions

LES ESPRITS, de Pierre de Larivey.
LA DÉVOTION À LA CROIX, de Pedro Calderon de la Barca.
REQUIEM POUR UNE NONNE, de William Faulkner.
LE CHEVALIER D'OLMEDO, de Lope de Vega.
LES POSSÉDÉS, d'après le roman de Dostoïevski.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi et fondateur des Classiques des sciences sociales, à partir de :

Albert CAMUS [1913-1960]

LE MALENTENDU. Pièce en trois actes. [1944]

In ouvrage d'Albert Camus, **LE MELENTENDU suivi de CALIGULA**. Nouvelles versions, pp. 9-95. Paris : Les Éditions Gallimard, 1958, 229 pp. Collection NRF.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.
Pour les citations : Comic Sans, 12 points.
Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition numérique réalisée le 1er avril 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

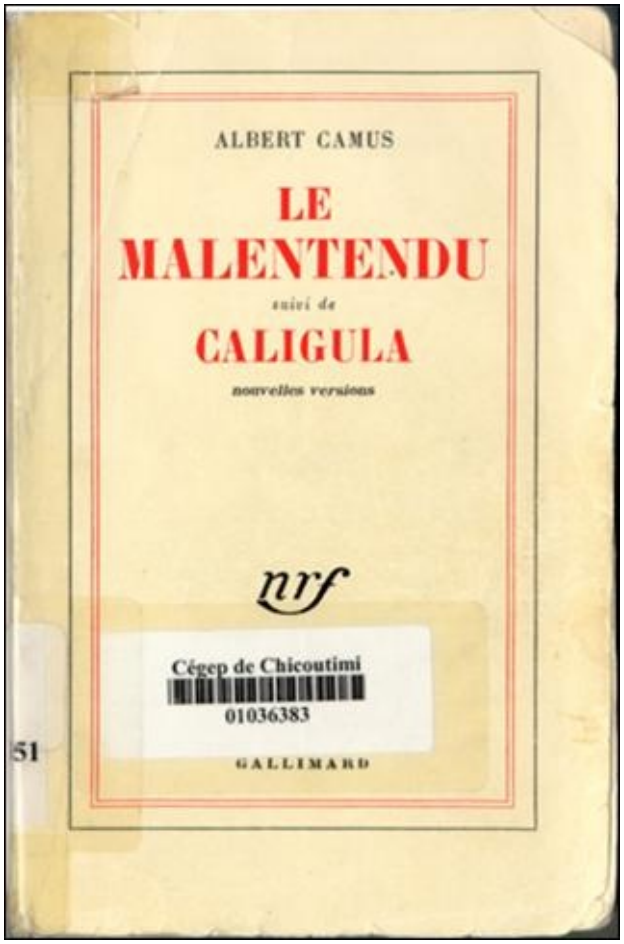


Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

LE MALENTENDU. Pièce en trois actes

(1944)



In ouvrage d'Albert Camus, **LE MELENTENDU suivi de CALIGULA**. Nouvelles versions, pp. 9-95. Paris : Les Éditions Gallimard, 1958, 229 pp. Collection NRF.

Table des matières

Acte premier
Acte deuxième
Acte troisième

À MES AMIS DU THÉÂTRE DE L'ÉQUIPE

LE MALENTENDU

Pièce en trois actes

LE MALENTENDU a été représenté pour la première fois en 1944, au Théâtre des Mathurins, dans une mise en scène de Marcel Herrand, et avec la distribution suivante :

Martha	*Maria Casarès.*
Maria	*Hélène Vercors.*
La mère	*Marie Kalff.*
Jan	*Marcel Herrand.*
Le vieux domestique	*Paul Oettly.*

LE MALENTENDU (1944)

Acte premier

Retour à la table des matières

Midi. La salle commune de l'auberge. Elle est propre et claire. Tout y est net.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE

Il reviendra.

MARTHA

Il te l'a dit ?

LA MÈRE

Oui. Quand tu es sortie.

MARTHA

Il reviendra seul ?

LA MÈRE

Je ne sais pas.

MARTHA

Est-il riche ?

LA MÈRE

Il ne s'est pas inquiété du prix.

MARTHA

S'il est riche, tant mieux. Mais il faut aussi qu'il soit seul.

LA MÈRE, *avec lassitude*.

Seul et riche, oui, Et alors nous devrons recommencer.

MARTHA

Nous recommencerons, en effet. Mais nous serons payées de notre peine.

Un silence. Martha regarde sa mère.

Mère, vous êtes singulière. Je vous reconnais mal depuis quelque temps.

LA MÈRE

Je suis fatiguée, ma fille, rien de plus. Je voudrais me reposer.

MARTHA

Je puis prendre sur moi ce qui vous reste encore à faire dans la maison. Vous aurez ainsi toutes vos journées.

LA MÈRE

Ce n'est pas exactement de ce repos que je parle. Non, c'est un rêve de vieille femme. J'aspire seulement à la paix, à un peu d'abandon. *(Elle rit faiblement.)* Cela est stupide à dire, Martha, mais il y a des soirs où je me sentirais presque des goûts de religion.

MARTHA

Vous n'êtes pas si vieille, ma mère, qu'il faille en venir là. Vous avez mieux à faire.

LA MÈRE

Tu sais bien que je plaisante. Mais quoi ! À la fin d'une vie, on peut bien se laisser aller. On ne peut pas toujours se raidir et se durcir comme tu le fais, Martha. Ce n'est pas de ton âge non plus. Et je connais bien des filles, nées la même année que toi, qui ne songent qu'à des folies.

MARTHA

Leurs folies ne sont rien auprès des nôtres, vous le savez.

LA MÈRE

Laissons cela.

MARTHA, *lentement*.

On dirait qu'il est maintenant des mots qui vous brûlent la bouche.

LA MÈRE

Qu'est-ce que cela peut te faire, si je ne recule pas devant les actes ? Mais qu'importe ! Je voulais seulement dire que j'aimerais quelquefois te voir sourire.

MARTHA

Cela m'arrive, je vous le jure.

LA MÈRE

Je ne t'ai jamais vue ainsi.

MARTHA

C'est que je souris dans ma chambre, aux heures où je suis seule.

LA MÈRE, *la regardant attentivement*.

Quel dur visage est le tien, Martha !

MARTHA, *s'approchant et avec calme*.

Ne l'aimez-vous donc pas ?

LA MÈRE, la regardant toujours,
après un silence.

Je crois que oui, pourtant.

MARTHA, *avec agitation*.

Ah ! mère ! Quand nous aurons amassé beaucoup d'argent et que nous pourrons quitter ces terres sans horizon, quand nous laisserons derrière nous cette auberge et cette ville pluvieuse, et que nous oublierons ce pays d'ombre, le jour où nous serons enfin devant la mer dont j'ai tant rêvé, ce jour-là, vous me verrez sourire. Mais il faut beaucoup d'argent pour vivre libre devant la mer. C'est pour cela qu'il ne faut pas avoir peur des mots. C'est pour cela qu'il faut s'occuper de celui qui doit venir. S'il est suffisamment riche, ma liberté commencera peut-être avec lui. Vous a-t-il parlé longuement, mère ?

LA MÈRE

Non. Deux phrases en tout.

MARTHA

De quel air vous a-t-il demandé sa chambre ?

LA MÈRE

Je ne sais pas. Je vois mal et je l'ai mal regardé. Je sais, par expérience, qu'il vaut mieux ne pas les regarder. Il est plus facile de tuer ce qu'on ne connaît pas. (*Un temps*.) Réjouis-toi, je n'ai pas peur des mots maintenant.

MARTHA

C'est mieux ainsi. Je n'aime pas les allusions. Le crime est le crime, il faut savoir ce que l'on veut. Et il me semble que vous le saviez, tout à l'heure, puisque vous y avez pensé, en répondant au voyageur.

LA MÈRE

Je n'y ai pas pensé. J'ai répondu par habitude.

MARTHA

L'habitude ? Vous le savez, pourtant, les occasions ont été rares !

LA MÈRE

Sans doute. Mais l'habitude commence au second crime. Au premier, rien ne commence, c'est quelque chose qui finit. Et puis, si les occasions ont été rares, elles se sont étendues sur beaucoup d'années, et l'habitude s'est fortifiée du souvenir. Oui, c'est bien l'habitude qui m'a poussée à répondre, qui m'a avertie de ne pas regarder cet homme, et assurée qu'il avait le visage d'une victime.

MARTHA

Mère, il faudra le tuer.

LA MÈRE, *plus bas*.

Sans doute, il faudra le tuer.

MARTHA

Vous dites cela d'une singulière façon.

LA MÈRE

Je suis lasse, en effet, et j'aimerais qu'au moins celui-là soit le dernier. Tuer est terriblement fatigant. Je me soucie peu de mourir devant la mer ou au centre de nos plaines, mais je voudrais bien qu'ensuite nous partions ensemble.

MARTHA

Nous partirons et ce sera une grande heure ! Redressez-vous, mère, il y a peu à faire. Vous savez bien qu'il ne s'agit même pas de tuer. Il boira son thé, il dormira, et tout vivant encore, nous le porterons à la rivière. On le retrouvera dans longtemps, collé contre un barrage, avec d'autres qui n'auront pas eu sa chance et qui se seront jetés dans l'eau, les yeux ouverts. Le jour où nous avons assisté au nettoyage du barrage, vous me le disiez, mère, ce sont les nôtres qui souffrent le moins, la vie est plus cruelle que nous. Redressez-vous, vous trouverez votre repos et nous fuirons enfin d'ici.

LA MÈRE

Oui, je vais me redresser. Quelquefois, en effet, je suis contente à l'idée que les nôtres n'ont jamais souffert. C'est à peine un crime, tout juste une intervention, un léger coup de pouce donné à des vies inconnues. Et il est vrai qu'apparemment la vie est plus cruelle que nous. C'est peut-être pour cela que j'ai du mal à me sentir coupable.

Entre le vieux domestique. Il va s'asseoir derrière le comptoir, sans un mot. Il ne bougera pas jusqu'à la fin de la scène.

MARTHA

Dans quelle chambre le mettrons-nous ?

LA MÈRE

N'importe laquelle, pourvu que ce soit au premier.

MARTHA

Oui, nous avons trop peiné, la dernière fois, dans les deux étages. *(Elle s'assied pour la première fois*.) Mère, est-il vrai que, là-bas, le sable des plages fasse des brûlures aux pieds ?

LA MÈRE

Je n'y suis pas allée, tu le sais. Mais on m'a dit que le soleil dévorait tout.

MARTHA

J'ai lu dans un livre qu'il mangeait jusqu'aux âmes et qu'il faisait des corps resplendissants, mais vidés par l'intérieur.

LA MÈRE

Est-ce cela, Martha, qui te fait rêver

MARTHA

Oui, j'en ai assez de porter toujours mon âme, j'ai hâte de trouver ce pays où le soleil tue les questions. Ma demeure n'est pas ici.

LA MÈRE

Auparavant, hélas ! nous avons beaucoup à faire. Si tout va bien, j'irai, bien sûr, avec toi. Mais moi, je n'aurai pas le sentiment d'aller vers ma demeure. À un certain âge, il n'est pas de demeure où le repos soit possible, et c'est déjà beaucoup si l'on a pu faire soi-même cette dérisoire maison de briques, meublée de souvenirs, où il arrive parfois que l'on s'endorme. Mais naturellement, ce serait quelque chose aussi, si je trouvais à la fois le sommeil et l'oubli.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

Prépare tout, Martha. *(Un temps.)* Si vraiment cela en vaut la peine.

Martha la regarde sortir. Elle-même sort par une autre porte.

SCÈNE II

Le vieux domestique va à la fenêtre, aperçoit Jan et Maria, puis se dissimule. Le vieux reste en scène, seul, pendant quelques secondes. Entre Jan. Il s'arrête, regarde dans la salle, aperçoit le vieux, derrière la fenêtre.

JAN

Il n'y a personne ?

Le vieux le regarde, traverse la scène et s'en va.

SCÈNE III

Entre Maria. Jan se retourne brusquement vers elle.

JAN

Tu m'as suivi.

MARIA

Pardonne-moi, je ne pouvais pas. Je partirai peut-être tout à l'heure. Mais laisse-moi voir l'endroit où je te laisse.

JAN

On peut venir et ce que je veux faire ne sera plus possible.

MARIA

Donnons-nous au moins cette chance que quelqu'un vienne et que je te fasse reconnaître malgré toi.

Il se détourne. Un temps.

MARIA, *regardant autour d'elle*.

C'est ici ?

JAN

Oui, c'est ici. J'ai pris cette porte, il y a vingt ans. Ma soeur était une petite fille. Elle jouait dans ce coin. Ma mère n'est pas venue m'embrasser. Je croyais alors que cela m'était égal.

MARIA

Jan, je ne puis croire qu'elles ne t'aient pas reconnu tout à l'heure. Une mère reconnaît toujours son fils.

JAN

Il y a vingt ans qu'elle ne m'a vu. J'étais un adolescent, presque un jeune garçon. Ma mère a vieilli, sa vue a baissé. C'est à peine si moi-même je l'ai reconnue.

MARIA, avec impatience.

Je sais, tu es entré, tu as dit : « Bonjour », tu t'es assis. Tu ne reconnaissais rien.

JAN

Ma mémoire n'était pas juste. Elles m'ont accueilli sans un mot. Elles m'ont servi la bière que je demandais. Elles me regardaient, elles ne me voyaient pas. Tout était plus difficile que je ne l'avais cru.

MARIA

Tu sais bien que ce n'était pas difficile et qu'il suffisait de parler. Dans ces cas-là, on dit : « C'est moi », et tout rentre dans l'ordre.

JAN

Oui, mais j'étais plein d'imaginations. Et moi qui attendais un peu le repas du prodigue, on m'a donné de la bière contre mon argent. J'étais ému, je n'ai pas pu parler.

MARIA

Il aurait suffi d'un mot.

JAN

Je ne l'ai pas trouvé. Mais quoi, je ne suis pas si pressé. Je suis venu ici apporter ma fortune et, si je le puis, du bonheur. Quand j'ai appris la mort de mon père, j'ai compris que j'avais des responsabilités envers elles deux et, l'ayant compris, je fais ce qu'il faut. Mais je suppose que ce n'est pas si facile qu'on le dit de rentrer chez soi et qu'il faut un peu de temps pour faire un fils d'un étranger.

MARIA

Mais pourquoi n'avoir pas annoncé ton arrivée ? Il y a des cas où l'on est bien obligé de faire comme tout le monde. Quand on veut être reconnu, on se nomme, c'est l'évidence même. On finit par tout brouiller en prenant l'air de ce qu'on n'est pas. Comment ne serais-tu pas traité en étranger dans une maison où tu te présentes comme un étranger ? Non, non, tout cela n'est pas sain.

JAN

Allons, Maria, ce n'est pas si grave. Et puis quoi, cela sert mes projets. Je vais profiter de l'occasion, les voir un peu de l'extérieur. J'apercevrai mieux ce qui les rendra heureuses. Ensuite, j'inventerai les moyens de me faire reconnaître. Il suffit en somme de trouver ses mots.

MARIA

Il n'y a qu'un moyen. C'est de faire ce que ferait le premier venu, de dire : « Me voilà », c'est de laisser parler son coeur.

JAN

Le cœur n'est pas si simple.

MARIA

Mais il n'use que de mots simples. Et ce n'était pas bien difficile de dire : « Je suis votre fils, voici ma femme. J'ai vécu avec elle dans un pays que nous aimions, devant la mer et le soleil. Mais je n'étais pas assez heureux et aujourd'hui j'ai besoin de vous. »

JAN

Ne sois pas injuste, Maria. Je n'ai pas besoin d'elles, mais j'ai compris qu'elles devaient avoir besoin de moi et qu'un homme n'était jamais seul.,

Un temps. Maria se détourne.

MARIA

Peut-être as-tu raison, je te demande pardon. Mais je me méfie de tout depuis que je suis entrée dans ce pays où je cherche en vain un visage heureux. Cette Europe est si triste. Depuis que nous sommes arrivés, je ne t'ai plus entendu rire, et moi, je deviens soupçonneuse. Oh ! pourquoi m'avoir fait quitter mon pays ? Partons, Jan, nous ne trouverons pas le bonheur ici.

JAN

Ce n'est pas le bonheur que nous sommes venus chercher. Le bonheur, nous l'avons.

MARIA, *avec véhémence*.

Pourquoi ne pas s'en contenter ?

JAN

Le bonheur n'est pas tout et les hommes ont leur devoir. Le mien est de retrouver ma mère, une patrie...

Maria a un geste. Jan l'arrête : on entend des pas. Le vieux passe devant la fenêtre.

JAN

On vient. Va-t'en, Maria, je t'en prie.

MARIA

Pas comme cela, ce n'est pas possible.

JAN, *pendant que les pas se rapprochent*.

Mets-toi là.

Il la pousse derrière la porte du fond.

SCÈNE IV

La porte du fond s'ouvre. Le vieux traverse la pièce sans voir Maria et sort par la porte du dehors.

JAN

Et maintenant, pars vite. Tu vois, la chance est avec moi.

MARIA

Je veux rester. Je me tairai et j'attendrai près de toi que tu sois reconnu.

JAN

Non, tu me trahirais.

Elle se détourne, puis revient vers lui et le regarde en face.

MARIA

Jan, il y a cinq ans que nous sommes mariés.

JAN

Il y aura bientôt cinq ans.

MARIA, *baissant la tête*.

Cette nuit est la première où nous serons séparés.

Il se tait, elle le regarde de nouveau.

J'ai toujours tout aimé en toi, même ce que je ne comprenais pas et je vois bien qu'au fond, je ne te voudrais pas différent. Je ne suis pas une épouse bien contrariante. Mais ici, j'ai peur de ce lit désert où tu me renvoies et j'ai peur aussi que tu m'abandonnes.

JAN

Tu ne dois pas douter de mon amour.

MARIA

Oh ! je n'en doute pas. Mais il y a ton amour et il y a tes rêves, ou tes devoirs, c'est la même chose. Tu m'échappes si souvent. C'est alors comme si tu te reposais de moi. Mais moi, je ne peux pas me reposer de toi et c'est ce soir *(elle se jette contre lui en pleurant)*, c'est ce soir que je ne pourrai pas supporter.

JAN, *la serrant contre lui*.

Cela est puéril.

MARIA

Bien sûr, cela est puéril. Mais nous étions si heureux là-bas et ce n'est pas de ma faute si les soirs de ce pays me font peur. Je ne veux pas que tu m'y laisses seule.

JAN

Je ne te laisserai pas longtemps. Comprends donc, Maria, que j'ai une parole à tenir.

MARIA

Quelle parole ?

JAN

Celle que je me suis donnée le jour où j'ai com. pris que ma mère avait besoin de moi.

MARIA

Tu as une autre parole à tenir.

JAN

Laquelle ?

MARIA

Celle que tu m'as donnée le jour où tu as pro. mis de vivre avec moi.

JAN

Je crois bien que je pourrai tout concilier. Ce que je te demande est peu de chose. Ce n'est pas un caprice. Une soirée et une nuit où je vais essayer de m'orienter, de mieux connaître celles que j'aime et d'apprendre à les rendre heureuses.

MARIA, *secouant la tête*.

La séparation est toujours quelque chose pour ceux qui s'aiment comme il faut.

JAN

Sauvage, tu sais bien que je t'aime comme il faut.

MARIA

Non, les hommes ne savent jamais comment il faut aimer. Rien ne les contente. Tout ce qu'ils savent, c'est rêver, imaginer de nouveaux devoirs, chercher de nouveaux pays et de nouvelles demeures. Tandis que nous, nous savons qu'il faut se dépêcher d'aimer, partager le même lit, se donner la main, craindre l'absence. Quand on aime, on ne rêve à rien.

JAN

Que vas-tu chercher là ? Il s'agit seulement de retrouver ma mère, de l'aider et la rendre heureuse. Quant à mes rêves ou mes devoirs, il faut les prendre comme ils sont. le ne serais rien en dehors d'eux ce tu m'aimerais moins si je ne les avais pas.

MARIA, *lui tournant brusquement le dos*.

Je sais que tes raisons sont toujours bonnes et que tu peux me convaincre. Mais je ne t'écoute plus, je me bouche les oreilles quand tu prends la voix que je connais bien. C'est la voix de ta solitude, ce n'est pas celle de l'amour.

JAN, *se plaçant derrière elle*.

Laissons cela, Maria. Je désire que tu me laisses seul ici afin d'y voir plus clair. Cela n'est pas si terrible et ce n'est pas une grande affaire que de coucher sous le même toit que sa mère. Dieu fera le reste. Mais Dieu sait aussi que je ne t'oublie pas dans tout cela. Seulement, on ne peut pas être heureux dans l'exil ou dans l'oubli. On ne peut pas toujours rester un étranger. Je veux retrouver mon pays, rendre heureux tous ceux que j'aime. Je ne vois pas plus loin.

MARIA

Tu pourrais faire tout cela en prenant un langage simple. Mais ta méthode n'est pas la bonne.

JAN

Elle est la bonne puisque, par elle, je saurai si, oui ou non, j'ai raison d'avoir ces rêves.

MARIA

Je souhaite que ce soit oui et que tu aies raison. Mais moi, je n'ai pas d'autre rêve que ce pays où nous étions heureux, pas d'autre devoir que toi.

JAN, *la prenant contre lui*.

Laisse-moi aller. Je finirai par trouver les mots qui arrangeront tout.

MARIA, *s'abandonnant*.

Oh ! continue de rêver. Qu'importe, si je garde ton amour ! D'habitude, je ne

peux pas être malheureuse quand je suis contre toi. Je patiente, j'attends que tu te lasses de tes nuées - alors commence mon temps. Si je suis malheureuse aujourd'hui, c'est que je suis bien sûre de ton amour et certaine pourtant que tu vas me renvoyer. C'est pour cela que l'amour des hommes est un déchirement. Us ne peuvent se retenir de quitter ce qu'ils préfèrent.

JAN, *la prend au visage et sourit*.

Cela est vrai, Maria. Mais quoi, regarde-moi, je ne suis pas si menacé. Je fais ce que je veux et j'ai le coeur en paix. Tu me confies pour une nuit à ma mère et à ma soeur, ce n'est pas si redoutable.

MARIA, *se détachant de lui*.

Alors, adieu, et que mon amour te protège.

Elle marche vers la porte où elle s'arrête et, lui montrant ses mains vides.

Mais vois comme je suis démunie. Tu pars à la découverte et tu me laisses dans l'attente.

Elle hésite. Elle s'en va.

SCÈNE V

Jan s'assied. Entre le vieux domestique qui tient la porte ouverte pour laisser passer Martha, et sort ensuite.

JAN

Bonjour. Je viens pour la chambre.

MARTHA

Je sais. On la prépare. Il faut que je vous inscrive sur notre livre.

Elle va chercher son livre et revient.

JAN

Vous avez un domestique bizarre.

MARTHA

C'est la première fois qu'on nous reproche quelque chose à son sujet. Il fait toujours très exactement ce qu'il doit faire.

JAN

Oh ! ce n'est pas un reproche. Il ne ressemble pas à tout le monde, voilà tout. Est-il muet ?

MARTHA

Ce n'est pas cela.

JAN

Il parle donc ?

MARTHA

Le moins possible et seulement pour l'essentiel.

JAN

En tout cas, il n'a pas l'air d'entendre ce qu'on lui dit.

MARTHA

On ne peut pas dire qu'il n'entende pas. C'est seulement qu'il entend mal. Mais je dois vous demander votre nom et vos prénoms.

JAN

Hasek, Karl.

MARTHA

Karl, C'est tout ?

JAN

C'est tout.

MARTHA

Date et lieu de naissance ?

JAN

J'ai trente-huit ans.

MARTHA

Où êtes-vous né ?

JAN, il hésite.

En Bohême.

MARTHA

Profession ?

JAN

Sans profession.

MARTHA

Il faut être très riche ou très pauvre pour vivre sans un métier.

JAN, *il sourit*.

Je ne suis pas très pauvre et, pour bien des raisons, j'en suis content.

MARTHA, *sur un autre ton*.

Vous êtes tchèque, naturellement ?

JAN

Naturellement.

MARTHA

Domicile habituel ?

JAN

La Bohême.

MARTHA

Vous en venez ?

JAN

Non, je viens d'Afrique. (*Elle a l'air de ne pas comprendre*.) De l'autre côté de la mer.

MARTHA

Je sais. (Un temps.) Vous y allez souvent ?

JAN

Assez souvent.

MARTHA, *elle rêve un moment, mais reprend*.

Quelle est votre destination ?

JAN

Je ne sais pas. Cela dépendra de beaucoup de choses.

MARTHA

Vous voulez vous fixer ici ?

JAN

Je ne sais pas. C'est selon ce que j'y trouverai.

MARTHA

Cela ne fait rien. Mais personne ne vous attend ?

JAN

Non, personne, en principe.

MARTHA

Je suppose que vous avez une pièce d'identité ?

JAN

Oui, je puis vous la montrer.

MARTHA

Ce n'est pas la peine. Il suffit que j'indique si c'est un passeport ou une carte d'identité.

JAN, hésitant.

Un passeport. Le voilà. Voulez-vous le voir ?

Elle l'a pris dans ses mains, et va le lire, mais le vieux domestique

paraît dans l'encadrement de la porte.

MARTHA

Non, je ne t'ai pas appelé. (*Il sort. Martha rend à Jan le passeport, sans le lire, avec une sorte de distraction.)* Quand vous allez là-bas, vous habitez près de la mer ?

JAN

Oui.

Elle se lève, fait mine de ranger son cahier, puis se ravise et le tient ouvert devant elle.

MARTHA, *avec une dureté soudaine*.

Ah, j'oubliais ! Vous avez de la famille ?

JAN

J'en avais. Mais il y a longtemps que je l'ai quittée.

MARTHA

Non, je veux dire : « Etes-vous marié ? »

JAN

Pourquoi me demandez-vous cela ? On ne m'a posé cette question dans aucun autre hôtel.

MARTHA

Elle figure dans le questionnaire que nous donne l'administration du canton.

JAN

C'est bizarre. Oui, je suis marié. D'ailleurs, vous avez dû voir mon alliance.

MARTHA

Je ne l'ai pas vue. Pouvez-vous me donner l'adresse de votre femme ?

JAN

Elle est restée dans son pays.

MARTHA

Ah ! parfait. *(Elle ferme son livre.)* Dois-je vous servir à boire, en attendant que votre chambre soit prête ?

JAN

Non, j'attendrai ici. J'espère que je ne vous gênerai pas.

MARTHA

Pourquoi me gêneriez-vous ? Cette salle est faite pour recevoir des clients.

JAN

Oui, mais un client tout seul est quelquefois plus gênant qu'une grande affluence.

MARTHA, *qui range la pièce*.

Pourquoi ? Je suppose que vous n'aurez pas l'idée de me faire des contes. Je ne puis rien donner à ceux qui viennent ici chercher des plaisanteries. Il y a longtemps qu'on l'a compris dans le pays. Et vous verrez bientôt que vous avez choisi une auberge, tranquille. Il n'y vient presque personne.

JAN

Cela ne doit pas arranger vos affaires.

MARTHA

Nous y avons perdu quelques recettes, mais gagné notre tranquillité. Et la tranquillité ne se paye jamais assez cher. Au reste, un bon client vaut mieux qu'une pratique bruyante. Ce que nous recherchons, c'est justement le bon client.

JAN

Mais... (*il hésite)*, quelquefois, la vie ne doit pas être gaie pour vous ? Ne vous sentez-vous pas très seules ?

MARTHA, *lui faisant face brusquement*.

Écoutez, je vois qu'il me faut vous donner un avertissement. Le voici. En entrant ici, vous n'avez que les droits d'un client. En revanche, vous les recevez tous. Vous serez bien servi et je ne pense pas que vous aurez un jour a vous plaindre de notre accueil. Mais vous n'avez pas à vous soucier de notre solitude, comme vous ne devez pas vous inquiéter de nous gêner, d'être importun ou de ne l'être pas. Prenez toute la place d'un client, elle est à vous de droit. Mais n'en prenez pas plus.

JAN

Je vous demande pardon. Je voulais vous marquer ma sympathie, et mon intention n'était pas de vous fâcher. Il m'a semblé simplement que nous n'étions pas si étrangers que cela l'un à l'autre.

MARTHA

Je vois qu'il me faut vous répéter qu'il ne peut être question de me fâcher ou de ne pas me fâcher. Il me semble que vous vous obstinez à prendre un ton qui ne devrait pas être le vôtre, et j'essaie de vous le montrer. Je vous assure bien que je le fais sans me fâcher. N'est-ce pas 'notre avantage, à tous les deux, de garder nos distances ? Si vous continuiez à ne pas tenir le langage d'un client, cela est fort simple, nous refuserions de vous recevoir. Mais si, comme je le pense, vous voulez bien comprendre que deux femmes qui vous louent une chambre ne sont pas forcées de vous admettre, par surcroît, dans leur intimité, alors, tout ira bien.

JAN

Cela est évident. Je suis impardonnable de vous avoir laissé croire que je pouvais m'y tromper.

MARTHA

Il n'y a aucun mal à cela. Vous n'êtes pas le premier qui ait essayé de prendre ce ton. Mais j'ai toujours parlé assez clairement pour que la confusion devînt impossible.

JAN

Vous parlez clairement, en effet, et je reconnais que je n'ai plus rien à dire... pour le moment.

MARTHA

Pourquoi ? Rien ne vous empêche de prendre le langage des clients.

JAN

Quel est ce langage ?

MARTHA

La plupart nous parlaient de tout, de leurs voyages ou de politique, sauf de nous-mêmes. C'est ce que nous demandons. Il est même arrivé que certains nous aient parlé de leur propre vie et de ce qu'ils étaient. Cela était dans l'ordre. Après tout, parmi les devoirs pour lesquels nous sommes payées, entre celui d'écouter. Mais, bien entendu, le prix de pension ne peut pas comprendre l'obligation pour l'hôtelier de répondre aux questions. Ma mère le fait quelquefois par indifférence, moi, je m'y refuse par principe. Si vous avez bien compris cela, non

seulement nous serons d'accord, mais vous vous apercevrez que vous avez encore beaucoup de choses à nous dire et vous découvrirez qu'il y a du plaisir, quelquefois, à être écouté quand on parle de soi-même.

JAN

Malheureusement, je ne saurai pas très bien parler de moi-même. Mais, après tout, cela n'est pas utile. Si je ne fais qu'un court séjour, vous n'aurez pas à me connaître. Et si je reste longtemps, vous aurez tout le loisir, sans que je parle, de savoir qui je suis.

MARTHA

J'espère seulement que vous ne me garderez pas une rancune inutile de ce que je viens de dire. J'ai toujours trouvé de l'avantage à montrer les choses telles qu'elles sont, et je ne pouvais vous laisser continuer sur un ton qui, pour finir, aurait gâté nos rapports. Ce que je dis est raisonnable. Puisque, avant ce jour, il n'y avait rien de commun entre nous, il n'y a vraiment aucune raison pour que, tout d'un coup, nous nous trouvions une intimité.

JAN

je vous ai déjà pardonnée. Je sais, en effet, que l'intimité ne s'improvise pas. Il faut y mettre du temps. Si, maintenant, tout vous semble clair entre nous, il faut bien que je m'en réjouisse.

Entre la mère.

SCÈNE VI

LA MÈRE

Bonjour, Monsieur. Votre chambre est prête.

JAN

Je vous remercie beaucoup, Madame.

La mère s'assied.

LA MÈRE, *à Martha*.

Tu as rempli la fiche ?

MARTHA

Oui.

LA MÈRE

Est-ce que je puis voir ? Vous m'excuserez, Monsieur, mais la police est stricte. Ainsi, tenez, ma fille a omis de noter si vous êtes venu ici pour des raisons de santé, pour votre travail ou en voyage touristique.

JAN

Je suppose qu'il s'agit de tourisme.

LA MÈRE

À cause du cloître sans doute ? On dit beaucoup de bien de notre cloître.

JAN

On m'en a parlé, en effet. J'ai voulu aussi revoir cette région que j'ai connue autrefois, et dont j'avais gardé le meilleur souvenir.

MARTHA

Vous y avez habité ?

JAN

Non, mais, il y a très longtemps, j'ai eu l'occasion de passer par ici. Je ne l'ai pas oublié.

LA MÈRE

C'est pourtant un bien petit village que le nôtre.

JAN

C'est vrai. Mais je m'y plais beaucoup. Et, depuis que j'y suis, je me sens un peu chez moi.

LA MÈRE

Vous allez y rester longtemps ?

JAN

Je ne sais pas. Cela vous paraît bizarre, sans doute. Mais, vraiment, je ne sais pas. Pour rester dans un endroit, il faut avoir ses raisons - des amitiés, l'affection de quelques êtres. Sinon, il n'y a pas de motif de rester là plutôt qu'ailleurs. Et, comme il est difficile de savoir si l'on sera bien reçu, il est naturel que j'ignore encore ce que je ferai.

MARTHA

Cela ne veut pas dire grand-chose.

JAN

Oui, mais je ne sais pas mieux m'exprimer.

LA MÈRE

Allons, vous serez vite fatigué.

JAN

Non, j'ai un cœur fidèle, et je me fais vite des souvenirs, quand on m'en donne l'occasion.

MARTHA, avec impatience.

Le cœur n'a rien à faire ici.

JAN, *sans paraître avoir entendu, à la mère*.

Vous paraissez bien désabusée. Il y a donc si longtemps que vous habitez cet hôtel ?

LA MÈRE

Il y a des années et des années de cela. Tellement d'années que je n'en sais plus le commencement et que j'ai oublié ce que j'étais alors. Celle-ci est ma fille.

MARTHA

Mère, vous n'avez pas de raison de raconter ces choses.

LA MÈRE

C'est vrai, Martha.

JAN, *très vite*.

Laissez donc. Je comprends si bien votre sentiment, Madame. C'est celui qu'on trouve au bout d'une vie de travail. Mais peut-être tout serait-il changé si vous aviez été aidée comme doit l'être toute femme et si vous aviez reçu l'appui d'un bras d'homme.

LA MÈRE

Oh ! je l'ai reçu dans le temps, mais il y avait trop à faire. Mon mari et moi y suffisions à peine. Nous n'avions même pas le temps de penser l'un à l'autre et, avant même qu'il fût mort, je crois que je l'avais oublié.

JAN

Oui, je comprends cela. Mais... (avec un temps d'hésitation) un fils qui vous aurait prêté son bras, vous ne l'auriez peut-être pas oublié ?

MARTHA

Mère, vous savez que nous avons beaucoup à faire.

LA MÈRE

Un fils ! Oh, je suis une trop vieille femme ! Les vieilles femmes désapprennent même d'aimer leur fils. Le coeur s'use, Monsieur.

JAN

Il est vrai. Mais je sais qu'il n'oublie jamais.

MARTHA, *se plaçant entre eux et avec décision*.

Un fils qui entrerait ici trouverait ce que n'importe quel client est assuré d'y trouver : une indifférence bienveillante. Tous les hommes que nous avons reçus s'en sont accommodés. Ils ont pavé leur chambre et reçu une clé. Ils n'ont pas parlé de leur coeur. (*Un temps*.) Cela simplifiait notre travail,

LA MÈRE

Laisse cela.

JAN, *réfléchissant*.

Et sont-ils restés longtemps ainsi ?

MARTHA

Quelques-uns très longtemps. Nous avons fait ce qu'il fallait pour qu'ils restent. D'autres, qui étaient moins riches, sont partis le lendemain. Nous n'avons rien fait pour eux.

JAN

J'ai beaucoup d'argent et je désire rester un peu dans cet hôtel, si vous m'y acceptez. J'ai oublié de vous dire que je pouvais payer d'avance.

LA MÈRE

Oh, ce n'est pas cela que nous demandons

MARTHA

Si vous êtes riche, cela est bien. Mais ne parlez plus de votre cœur. Nous ne pouvons rien pour lui. J'ai failli vous demander de partir, tant votre ton me lassait. Prenez votre clé, assurez-vous de votre chambre. Mais sachez que vous êtes dans une maison sans ressources pour le cœur. Trop d'années grises ont passé sur ce petit village et sur nous. Elles ont peu à peu refroidi cette maison. Elles nous ont enlevé le goût de la sympathie. Je vous le dis encore, vous n'aurez rien ici qui ressemble à de l'intimité. Vous aurez ce que nous réservons toujours à nos rares voyageurs, et ce que nous leur réservons n'a rien à voir avec les passions du cœur. Prenez votre clé *(elle la lui tend)*, et n'oubliez pas ceci : nous vous accueil. Ions, par intérêt, tranquillement, et, si nous vous conservons, ce sera par intérêt, tranquillement.

Il prend la clé ; elle sort, il la regarde sortir.

LA MÈRE

N'y faites pas trop attention, Monsieur. Mais il est vrai qu'il y a des sujets qu'elle n'a jamais pu supporter.

Elle se lève et il veut l'aider.

Laissez, mon fils, je ne suis pas infirme. Voyez ces mains qui sont encore fortes. Elles pourraient maintenir les jambes d'un homme.

Un temps. Il regarde sa clé.

Ce sont mes paroles qui vous donnent à réfléchir ?

JAN

Non, pardonnez-moi, je vous ai à peine entendue. Mais pourquoi m'avez-vous appelé « mon fils » ?

LA MÈRE

Oh, je suis confuse ! Ce n'était pas par familiarité, croyez-le. C'était une manière de parler.

JAN

Je comprends. (*Un temps.)* Puis-je monter dans ma chambre ?

LA MÈRE

Allez, Monsieur. Le vieux domestique vous attend dans le couloir.

Il la regarde. Il veut parler.

Avez-vous besoin de quelque chose ?

JAN, *hésitant*.

Non, Madame. Mais... je vous remercie de votre accueil.

SCÈNE VII

La mère est seule. Elle se rassied, pose ses mains sur la table, et les contemple.

LA MÈRE

Pourquoi lui avoir parlé de mes mains ? Si, pourtant, il les avait regardées, peut-être aurait-il compris ce que lui disait Martha.

Il aurait compris, il serait parti. Mais il ne comprend pas. Mais il veut mourir. Et moi je voudrais seulement qu'il s'en aille pour que je puisse, encore ce soir, me coucher et dormir. Trop vieille ! Je suis trop vieille pour refermer à nouveau mes mains autour de ses chevilles et contenir le balancement de son corps, tout le long du chemin qui mène à la rivière. Je suis trop vieille pour ce dernier effort qui le jettera dans l'eau et qui me laissera les bras ballants, la respiration coupée et les muscles noués, sans force pour essuyer sur ma figure l'eau qui aura rejailli sous le poids du dormeur. Je suis trop vieille ! Allons, allons ! la victime est parfaite. Je dois lui donner le sommeil que je souhaitais pour ma propre nuit. Et c'est...

Entre brusquement Martha.

SCÈNE VIII

MARTHA

À quoi rêvez-vous encore ? Vous savez pourtant que nous avons beaucoup à

faire.

LA MÈRE

Je pensais à cet homme. Ou plutôt, je pensais à moi.

MARTHA

Il vaut mieux penser à demain. Soyez positive.

LA MÈRE

C'est le mot de ton père, Martha, je le reconnais. Mais je voudrais être sûre que c'est la dernière fois que nous serons obligées d'être positives. Bizarre ! Lui disait cela pour chasser la peur du gendarme et toi, tu en uses seulement pour dissiper la petite envie d'honnêteté qui vient de me venir.

MARTHA

Ce que vous appelez une envie d'honnêteté, c'est seulement une envie de dormir. Suspendez votre fatigue jusqu'à demain et, ensuite, vous pourrez vous laisser aller.

LA MÈRE

Je sais que tu as raison. Mais avoue que ce voyageur ne ressemble pas aux autres.

MARTHA

Oui, il est trop distrait, il exagère l'allure de l'innocence. Que deviendrait le monde si les condamnés se mettaient à confier au bourreau leurs peines de cœur ? C'est un principe qui n'est pas bon. Et puis son indiscrétion m'irrite. Je veux en finir.

LA MÈRE

C'est cela qui n'est pas bon. Auparavant, nous n'apportions ni colère ni compassion à notre travail ; nous avions l'indifférence qu'il fallait. Aujourd'hui, moi, je suis fatiguée, et te voilà irritée. Faut-il donc s'entêter quand les choses se présentent mal et passer par-dessus tout pour un peu plus d'argent ?

MARTHA

Non, pas pour l'argent, mais pour l'oubli de ce pays et pour une maison devant la mer. Si vous êtes fatiguée de votre vie, moi, je suis lasse à mourir de cet horizon fermé, et je sens que je ne pourrai pas y vivre un mois de plus. Nous sommes toutes deux excédées de cette auberge, et vous, qui êtes vieille, voulez seulement fermer les yeux et oublier. Mais moi, qui me sens encore dans le cœur un peu des désirs de mes vingt ans, je veux faire en sorte de les quitter pour toujours, même si, pour cela, il faut entrer un peu plus avant dans la vie que nous voulons déserter. Et il faut bien que vous m'y aidiez, vous qui m'avez mise au monde dans un pays de nuages et non sur une terre de soleil !

LA MÈRE

je ne sais pas, Martha, si, dans un sens, il ne vaudrait pas mieux, pour moi, être oubliée comme je l'ai été par ton frère, plutôt que de m'entendre parler sur ce ton.

MARTHA

Vous savez bien que je ne voulais pas vous peiner. (*Un temps, et farouche.*) Que ferais-je sans vous à mes côtés, que deviendrais-je loin de vous ? Moi, du moins, je ne saurais pas vous oublier et, si le poids de cette vie me fait quelquefois manquer au respect que je vous dois, je vous en demande pardon.

LA MÈRE

Tu es une bonne fille et j'imagine aussi qu'une vieille femme est parfois difficile à comprendre. Mais je *veux* profiter de ce moment pour te dire cela que, depuis tout à l'heure, j'essaie de te dire : pas ce soir...

MARTHA

Eh quoi ! nous attendrons demain ? Vous savez bien que nous n'avons jamais procédé ainsi, qu'il ne faut pas lui laisser le temps de voir du monde et qu'il faut agir pendant que nous l'avons sous la main.

LA MÈRE

Je ne sais pas. Mais pas ce soir. Laissons-lui cette nuit. Donnons-nous ce sursis. C'est par lui peut-être que nous nous sauverons.

MARTHA

Nous n'avons que faire d'être sauvées, ce langage est ridicule. Tout ce que vous pouvez espérer, c'est d'obtenir, en travaillant ce soir, le droit de vous endormir ensuite.

LA MÈRE

C'était cela que j'appelais être sauvée : dormir.

MARTHA

Alors, je vous le jure, ce salut est entre nos mains. Mère, nous devons nous décider. Ce sera ce soir ou ce ne sera pas.

Rideau.

LE MALENTENDU (1944)

Acte deuxième

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre. Le soir commence à entrer dans la pièce. Jan regarde par la fenêtre.

Retour à la table des matières

JAN

Maria a raison, cette heure est difficile. *(Un temps.)* Que fait-elle, que pense-t-elle dans sa chambre d'hôtel, le coeur fermé, les yeux secs, toute nouée au creux d'une chaise ? Les soirs de là-bas sont des promesses de bonheur. Mais ici, au contraire... (*Il regarde la chambre.)* Allons, cette inquiétude est sans raisons. Il faut savoir ce que l'on veut. C'est dans cette chambre que tout sera réglé.

On frappe brusquement. Entre Martha.

MARTHA

J'espère, Monsieur, que je ne vous dérange pas. Je voudrais changer vos serviettes et votre eau.

JAN

Je croyais que cela était fait.

MARTHA

Non, le vieux domestique a quelquefois des distractions.

JAN

Cela n'a pas d'importance. Mais j'ose à peine vous dire que vous ne me dérangez pas.

MARTHA

Pourquoi ?

JAN

Je ne suis pas sûr que cela soit dans nos conventions.

MARTHA

Vous voyez bien que vous ne pouvez pas répondre comme tout le monde.

JAN, *il sourit*.

Il faut bien que je m'y habitue. Laissez-moi un peu de temps.

MARTHA, *qui travaille*.

Vous partez bientôt. Vous n'aurez le temps de rien.

Il se détourne et regarde par la fenêtre. Elle l'examine. Il a toujours le dos tourné. Elle parle en travaillant.

Je regrette, Monsieur, que cette chambre ne soit pas aussi confortable que vous pourriez le désirer.

JAN

Elle est particulièrement propre, c'est le plus important. Vous l'avez d'ailleurs récemment transformée, n'est-ce pas ?

MARTHA

Oui. Comment le voyez-vous ?

JAN

À des détails.

MARTHA

En tout cas, bien des clients regrettent l'absence d'eau courante et l'on ne peut pas vraiment leur donner tort. Il y a longtemps aussi que nous voulions faire placer une ampoule électrique au-dessus du lit. Il est désagréable, pour ceux qui lisent au lit, d'être obligés de se lever pour tourner le commutateur.

JAN, *il se retourne*.

En effet, je ne l'avais pas remarqué. Mais ce n'est pas un gros ennui.

MARTHA

Vous êtes très indulgent. Je me félicite que les nombreuses imperfections de

notre auberge vous soient indifférentes. J'en connais d'autres qu'elles auraient suffi à chasser.

JAN

Malgré nos conventions, laissez-moi vous dire que vous êtes singulière. Il me semble, en effet, que ce n'est pas le rôle de l'hôtelier de mettre en valeur les défectuosités de son installation. On dirait, vraiment, que vous cherchez à me persuader de partir.

MARTHA

Ce n'est pas tout à fait ma pensée. (*Prenant une décision*.) Mais il est vrai que ma mère et moi hésitions beaucoup à vous recevoir.

JAN

J'ai pu remarquer au moins que vous ne faisiez pas beaucoup pour me retenir. Mais je ne comprends pas pourquoi. Vous ne devez pas douter que je suis solvable et je ne donne pas l'impression, j'imagine, d'un homme qui a quelque méfait à se reprocher.

MARTHA

Non, ce n'est pas cela. Vous n'avez rien du malfaiteur. Notre raison est ailleurs. Nous devons quitter cet hôtel, et depuis quelque temps, nous projetions chaque jour de fermer l'établissement pour commencer nos préparatifs. Cela nous était facile, il nous vient rarement des clients. Mais c'est avec vous que nous comprenons à quel point nous avions abandonné l'idée de reprendre notre ancien métier.

JAN

Avez-vous donc envie de me voir partir ?

MARTHA

Je vous l'ai dit, nous hésitons et, surtout, j’hésite. En fait, tout dépend de moi et je ne sais encore à quoi me décider.

JAN

Je ne veux pas vous être à charge, ne l'oubliez pas, et je ferai ce que vous voudrez. Je dois dire cependant que cela m'arrangerait de rester encore un ou deux jours. J'ai des affaires à mettre en ordre, avant de reprendre mes voyages, et j'espérais trouver ici la tranquillité et la paix qu'il me fallait.

MARTHA

Je comprends votre désir, croyez-le bien, et, si vous le voulez, j'y penserai encore.

Un temps. Elle fait un pas indécis vers la porte.

Allez-vous donc retourner au pays d'où vous venez ?

JAN

Peut-être.

MARTHA

C'est un beau pays, n'est-ce pas ?

JAN, *il regarde par la fenêtre*.

Oui, c'est un beau pays.

MARTHA

On dit que, dans ces régions, il y a des plages tout à fait désertes ?

JAN

C'est vrai. Rien n'y rappelle l'homme. Au petit matin, on trouve sur le sable les traces laissées par les pattes des oiseaux de mer. Ce sont les seuls signes de vie. Quant aux soirs...

Il s'arrête.

MARTHA, *doucement*.

Quant aux soirs, Monsieur ?

JAN

Ils sont bouleversants. Oui, c'est un beau pays.

MARTHA, *avec un nouvel accent*.

J'y ai souvent pensé. Des voyageurs m'en ont parlé, j'ai lu ce que j'ai pu. Souvent, comme aujourd'hui, au milieu de l'aigre printemps de ce pays, je pense à la mer et aux fleurs de là-bas. *(Un temps, puis, sourdement.)* Et ce, que j'imagine me rend aveugle à tout ce qui m'entoure.

Il la regarde avec attention, s'assied doucement devant elle.

JAN

Je comprends cela. Le printemps de là-bas vous prend à la gorge, les fleurs éclosent par milliers au-dessus des murs blancs. Si vous vous promeniez une heure sur les collines qui entourent ma ville, vous rapporteriez dans vos vêtements l'odeur de miel des roses jaunes.

Elle s'assied aussi.

MARTHA

Cela cet merveilleux. Ce que nous appelons le printemps, ici, c'est une rose et deux bourgeons qui viennent de pousser dans le jardin du cloître. *(Avec mépris.)* Cela suffit à remuer les hommes de mon pays. Mais leur cœur ressemble à cette rose avare. Un souffle plus puissant les fanerait, ils ont le printemps qu'ils méritent.

JAN

Vous n'êtes pas tout à fait juste. Car vous avez aussi l'automne.

MARTHA

Qu'est-ce que l'automne ?

JAN

Un deuxième printemps, où toutes les feuilles sont comme des fleurs. (*Il la regarde avec insistance.)* Peut-être en est-il ainsi des êtres que vous verriez fleurir, si seulement vous les aidiez de votre patience.

MARTHA

Je n'ai plus de patience en réserve pour cette Europe où l'automne a le visage de printemps et le printemps odeur de misère. Mais j'imagine avec délices cet autre pays où l'été écrase tout, où les pluies d'hiver noient les villes et où, enfin, les choses sont ce qu'elles sont.

Un silence. Il la regarde avec de plus en plus de curiosité. Elle s'en aperçoit et se lève brusquement.

MARTHA

Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

JAN

Pardonnez-moi, mais puisque, en somme, nous venons de laisser nos conventions, je puis bien vous le dire : il me semble que, pour la première fois, vous venez de me tenir un langage humain.

MARTHA, *avec violence*.

Vous vous trompez sans doute. Si même cela était, vous n'auriez pas de raison de vous en réjouir. Ce que j'ai d'humain n'est pas ce que j'ai de meilleur. Ce que j'ai d'humain, c'est ce que je désire, et pour obtenir ce que je désire, je crois que j'écraserais tout sur mon passage.

JAN, *il sourit*.

Ce sont des violences que je peux comprendre. Je n'ai pas besoin de m'en effrayer puisque je ne suis pas un obstacle sur votre chemin. Rien ne me pousse à m'opposer à vos désirs.

MARTHA

Vous n'avez pas de raisons de vous y opposer, cela est sûr. Mais vous n'en avez pas non plus de vous y prêter et, dans certains cas, cela peut tout précipiter.

JAN

Qui vous dit que je n'ai pas de raisons de m'y prêter ?

MARTHA

Le bon sens, et le désir où je suis de vous tenir en dehors de mes projets.

JAN

Si je comprends bien, nous voilà revenus à nos conventions.

MARTHA

Oui, et nous avons eu tort de nous en écarter, vous le voyez bien. Je vous remercie seulement de m'avoir parlé des pays que vous connaissez et je m'excuse de vous avoir peut-être fait perdre votre temps. *(Elle est déjà près de la porte.)*

Je dois dire cependant que, pour ma part, ce temps n'a pas été tout à fait perdu. Il a réveillé en moi des désirs qui, peut-être, s'endormaient. S'il est vrai que vous teniez à rester ici, vous avez, sans le savoir, gagné votre cause. J'étais venue presque décidée à vous demander de partir, mais, vous le voyez, vous en avez appelé à ce que j'ai d'humain, et je souhaite maintenant que vous restiez. Mon goût pour la mer et les pays du soleil finira par y gagner.

Il la regarde un moment en silence.

JAN, *lentement*.

Votre langage est bien étrange. Mais je resterai, si je le puis, et si votre mère non plus n'y voit pas d'inconvénient.

MARTHA

Ma mère a des désirs moins forts que les miens, cela est naturel. Elle n'a donc pas les mêmes raisons que moi de souhaiter votre présence. Elle ne pense pas assez à la mer et aux plages sauvages pour admettre qu'il faille que vous restiez. C'est une raison qui ne vaut que pour moi. Mais, en même temps, elle n'a pas de motifs assez forts à m'opposer, et cela suffit à régler la question.

JAN

Si je comprends bien, l'une de vous m'admettra par intérêt et l'autre par indifférence ?

MARTHA

Que peut demander de plus un voyageur ?

Elle ouvre la porte.

JAN

Il faut donc m'en réjouir. Mais sans doute comprendrez-vous que tout ici me paraisse singulier, le langage et les êtres. Cette maison est vraiment étrange.

MARTHA

Peut-être est-ce seulement que vous vous y conduisez de façon étrange.

Elle sort.

SCÈNE II

JAN, regardant vers la porte.

Peut-être, en effet... (*Il va vers le lit et s'y assied.)* Mais cette fille me donne seulement le désir de partir, de retrouver Maria et d'être encore heureux. Tout cela est stupide. Qu'est-ce que je fais ici ? Mais non, j'ai la charge de ma mère et de ma soeur. Je les ai oubliées trop longtemps. (*Il se lève.)* Oui, c'est dans cette chambre que tout sera réglé.

Qu'elle est froide, cependant ! Je n'en reconnais rien, tout a été mis à neuf. Elle ressemble maintenant à toutes les chambres d'hôtel de ces villes étrangères où des hommes seuls arrivent chaque nuit. J'ai connu cela aussi. Il me semblait alors qu'il y avait une réponse à trouver. Peut-être la recevrai-je ici. (*Il regarde au dehors.)* Le ciel se couvre. Et voici maintenant ma vieille angoisse, là, au creux de mon corps, comme une mauvaise blessure que chaque mouvement irrite. Je connais son nom. Elle est peur de la solitude éternelle, crainte qu'il n'y ait pas de réponse. Et qui répondrait dans une chambre d'hôtel ?

Il s'est avancé vers la sonnette. Il hésite, puis il sonne. On n'entend rien. Un moment de silence, des pas, on frappe un coup. La porte s'ouvre. Dans l'encadrement, se tient le vieux domestique. Il reste immobile et silencieux.

JAN

Ce n'est rien. Excusez-moi. Je voulais savoir seulement si quelqu'un répondait, si la sonnerie fonctionnait.

Le vieux le regarde, puis ferme la porte. Les pas s'éloignent.

SCÈNE III

JAN

La sonnerie fonctionne, mais lui ne parle pas. *Ce* n'est pas une réponse. (*Il regarde le ciel.)* Que faire ?

On frappe deux coups. La sœur entre avec un plateau.

SCÈNE IV

JAN

Qu'est-ce que c'est ?

MARTHA

Le thé que vous avez demandé.

JAN

Je n'ai rien demandé.

MARTHA

Ah ? Le vieux aura mal entendu. Il comprend souvent à moitié. *(Elle met le plateau sur la table. Jan fait un geste.)* Dois-je le remporter ?

JAN

Non, non, je vous remercie au contraire.

Elle le regarde. Elle sort.

SCÈNE V

Il prend la tasse, la regarde, la pose à nouveau.

JAN

Un verre de bière, mais contre mon argent ; une tasse de thé, et par mégarde. (*Il prend la tasse et la tient un moment en silence. Puis sourdement.)* 0 mon Dieu ! donnez-moi de trouver mes mots ou faites que j'abandonne cette vaine entreprise pour retrouver l'amour de Maria. Donnez-moi alors la force de choisir ce que je préfère et de m'y tenir. (*Il rit.)* Allons, faisons honneur au festin du

prodigue !

Il boit. On frappe fortement à la porte.

Eh bien ?

La porte s'ouvre. Entre la mère.

SCÈNE VI

LA MÈRE

Pardonnez-moi, Monsieur, ma fille me dit qu'elle vous a donné du thé.

JAN

Vous voyez.

LA MÈRE

Vous l'avez bu ?

JAN

Oui, pourquoi ?

LA MÈRE

Excusez-moi, je vais enlever le plateau.

JAN, *il sourit*.

Je regrette de vous avoir dérangée,

LA MÈRE

Ce n'est rien. En réalité, ce thé ne vous était pu destiné.

JAN

Ah ! c'est donc cela. Votre fille me l'a apporté, sans que je l'aie commandé.

LA MÈRE, *avec une sorte de lassitude*.

Oui, c'est cela. Il eût mieux valu...

JAN, *surpris*.

Je le regrette, croyez-le, mais votre fille a voulu me le laisser quand même et je n'ai pas cru...

LA MÈRE

Je le regrette aussi. Mais ne vous excusez pas. Il s'agit seulement d'une erreur.

Elle range le plateau et va sortir.

JAN

Madame !

LA MÈRE

Oui.

JAN

Je viens de prendre une dérision : je crois que je partirai ce soir, après le dîner. Naturellement, je vous paierai la chambre.

Elle le regarde en silence.

Je comprends que vous paraissiez surprise. Mais ne croyez pas surtout que vous soyez responsable de quelque chose. Je ne me sens pour vous que des sentiments de sympathie, et même de grande sympathie. Mais pour être sincère, je ne suis pas à mon aise ici, je préfère ne pas prolonger mon séjour.

LA MÈRE, *lentement*.

Cela ne fait rien, Monsieur. En principe, vous êtes tout à fait libre. Mais, d'ici le dîner, vous changerez peut-être d'avis. Quelquefois, on obéit à l'impression du moment et puis les choses s'arrangent et. l'on finit par s'habituer.

JAN

Je ne crois pas, Madame. Je ne voudrais cependant pas que vous vous imaginiez que je pars mécontent. Au contraire, je vous suis très reconnaissant de m'avoir accueilli comme vous l'avez fait. (*Il hésite.)* Il m'a semblé sentir chez vous une sorte de bienveillance à mon égard.

LA MÈRE

C'était tout à fait naturel, Monsieur. Je n'avais pas de raisons personnelles de

vous marquer de l'hostilité.

JAN, *avec une émotion contenue*.

Peut-être, en effet. Mais si je vous dis cela, c'est que je désire vous quitter en bons termes. Plus tard, peut-être, je reviendrai. J’en suis même sûr. Mais pour l'instant, j'ai le sentiment de m'être trompé et de n'avoir rien à faire ici. Pour tout vous dire, j'ai l'impression pénible que cette maison n'est pas la mienne.

Elle le regarde toujours.

LA MÈRE

Oui, bien sûr. Mais d'ordinaire, ce sont des choses qu'on sent tout de suite.

JAN

Vous avez raison. Voyez-vous, je suis un peu distrait. Et puis ce n'est jamais facile de revenir dans un pays que l'on a quitté depuis longtemps. Vous devez comprendre cela.

LA MÈRE

Je vous comprends, Monsieur, et j'aurais voulu que les choses s'arrangent pour vous. Mais je crois que, pour notre part, nous ne pouvons rien faire.

JAN

Oh ! cela est sûr et je ne vous reproche rien. Vous êtes seulement les premières personnes que je rencontre depuis mon retour et il est naturel que je sente d'abord avec vous les difficultés qui m'attendent. Bien entendu, tout vient de moi, je suis encore dépaysé.

LA MÈRE

Quand les choses s'arrangent mal, on ne peut rien y faire. Dans un certain sens, cela m'ennuie aussi que vous ayez décidé de partir. Mais je me dis qu'après tout, je n'ai pas de raisons d'y attacher de l'importance.

JAN

C'est beaucoup déjà que vous partagiez mon ennui et que vous fassiez l'effort de me comprendre. Je ne sais pas si je saurais bien vous exprimer à quel point ce que vous venez de dire me touche et me fait plaisir. (*Il a un geste vers elle.)* Voyez-vous...

LA MÈRE

C'est notre métier de nous rendre agréables à tous nos clients.

JAN, découragé.

Vous avez raison. *(Un temps.)* En somme, je vous dois seulement des excuses et, si vous le jugez bon, un dédommagement.

Il passe sa main sur son front. Il semble plus fatigué. Il parle moins facilement.

Vous avez pu faire des préparatifs, engager des frais, et il est tout à fait naturel...

LA MÈRE

Nous n'avons certes pas de dédommagement à vous demander. Ce n'est pas pour nous que je regrettais votre incertitude, c'est pour vous.

JAN, *il s'appuie à la table*.

Oh ! cela ne fait rien. L'essentiel est que nous soyons d'accord et que vous ne gardiez pas de moi un trop mauvais souvenir. Je n'oublierai pas votre maison, croyez-le bien, et j'espère que, le jour où j'y reviendrai, je serai dans de meilleures dispositions.

Elle marche sans un mot vers la porte.

JAN

Madame !

Elle se retourne. Il parle avec difficulté, mais finit plus aisément qu'il n'a commencé.

Je voudrais... (*Il s'arrête.)* Pardonnez-moi, mais mon voyage m'a fatigué. (*Il s'assied sur le lit.)* Je voudrais, du moins, vous remercier... Je tiens aussi à ce que vous le sachiez, ce n'est pas comme un hôte indifférent que je quitterai cette maison.

LA MÈRE

Je vous en prie, Monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VII

Il la regarde sortir. Il fait un geste, mais donne, en même temps, des signes de fatigue. Il semble céder à la lassitude et s'accoude à l'oreiller.

JAN

Je reviendrai demain avec Maria, et je dirai : « C'est moi. » Je les rendrai heureuses. Tout cela est évident. Ma-ria avait raison. (*Il soupire, s'étend à moitié.)* Oh ! je n'aime pas ce soir où tout est si lointain. (*Il est tout à fait couché, il dit des mots qu'on n'entend pas, d'une voix à peine perceptible.)* Oui ou non ?

Il remue. Il dort. La scène est presque dans la nuit. Long silence. La porte s'ouvre. Entrent les deux femmes avec une lumière. Le vieux domestique les suit.

SCÈNE VIII

MARTHA, *après avoir éclairé le corps, d'une voix étouffée*.

Il dort.

LA MÈRE, *de la même voix,*
mais qu'elle élève peu à peu.

Non, Martha ! Je n'aime pas cette façon de me forcer la main. Tu me traînes à cet acte. Tu commences, pour m'obliger à finir. je n'aime pas cette façon de passer par-dessus mon hésitation.

MARTHA

C'est une façon de tout simplifier. Dans le trouble où vous étiez, c'était à moi de vous aider en agissant.

LA MÈRE

Je sais bien qu'il fallait que cela finisse. Il n'empêche. Je n'aime paf, cela.

MARTHA

Allons, pensez plutôt à demain et faisons vite.

Elle fouille le veston et en tire un portefeuille dont elle compte les billets. Elle vide toutes les poches du dormeur. Pendant cette opération, le passeport tombe et glisse derrière le lit. Le vieux domestique va le ramasser sans que les femmes le voient et se retire.

MARTHA

Voilà. Tout est prêt. Dans un instant, les eaux de la rivière seront pleines. Descendons. Nous viendrons le chercher quand nous entendrons l'eau couler par-dessus le barrage. Venez

LA MÈRE, *avec calme*.

Non, nous sommes bien ici.

Elle s'assied.

MARTHA

Mais... *(Elle regarde sa mire puis, avec défi.)* Ne croyez pas que cela m'effraie. Attendons ici.

LA MÈRE

Mais oui, attendons. Attendre est bon, attendre est reposant. Tout à l'heure, il faudra le porter tout le long du chemin, jusqu'à la rivière. Et d'avance j'en suis fatiguée, d'une fatigue tellement vieille que mon sang ne peut plus la digérer. *(Elle oscille sur elle-même comme si elle dormait à moitié.)* Pendant ce temps, lui ne se doute de rien. Il dort. Il en a terminé avec ce monde. Tout lui sera facile, désormais. Il passera seulement d'un sommeil peuplé d'images à un sommeil sans rêves. Et ce qui, pour tout le monde, est un affreux arrachement ne sera pour lui qu'un long dormir.

MARTHA, *avec défi*.

Réjouissons-nous donc ! Je n'avais pas de raisons de le haïr, et je suis heureuse que la souffrance au moins lui soit épargnée. Mais... il nie semble que les eaux montent. *(Elle écoute, puis sourit.)* Mère, mère, tout sera fini, bientôt.

LA MÈRE, *Même jeu*.

Oui, tout sera fini. Les eaux montent. Pendant ce temps, lui ne se doute de rien. Il dort. Il ne connaît plus la fatigue du travail à décider, du travail à terminer. Il dort, il n'a plus à se raidir, à se forcer, à exiger de lui-même ce qu'il ne peut pas faire. Il ne porte plus la croix de cette vie intérieure qui proscrit le repos, la distraction, la faiblesse... Il dort et ne pense plus, il n'a plus de devoirs ni de tâches, non, non, et moi, vieille et fatiguée, oh, je l'envie de dormir maintenant et de devoir mourir bientôt. *(Silence.)* Tu ne dis rien, Martha ?

MARTHA

Non. J'écoute. J'attends le bruit des eaux.

LA MÈRE

Dans un moment. Dans un moment seulement. Oui, encore un moment. Pendant ce temps, au moins, le bonheur est encore possible.

MARTHA

Le bonheur sera possible ensuite. Pas avant.

LA MÈRE

Savais-tu, Martha, qu'il voulait partir ce soir ?

MARTHA

Non, je ne le savais pas. Mais, le sachant, j'aurais agi de même. Je l'avais décidé.

LA MÈRE

Il me l'a dit tout à l'heure, et je ne savais que lui répondre.

MARTHA

Vous l'avez donc vu ?

LA MÈRE

Je suis montée ici, pour l'empêcher de boire. Mais il était trop tard.

MARTHA

Oui, il était trop tard ! Et puisqu'il faut vous le dire, c'est lui qui m'y a décidée. J'hésitais. Mais il m'a parlé des pays que j'attends et, pour avoir su me toucher, il m'a donné des armes contre lui. C'est ainsi que l'innocence est récompensée.

LA MÈRE

Pourtant, Martha, il avait fini par comprendre. Il m'a dit qu'il sentait que cette maison n'était pas la sienne.

MARTHA, avec force et impatience.

Et cette maison, en effet, n'est pas la sienne, mais c'est qu'elle n'est celle de

personne. Et personne n'y trouvera jamais l'abandon ni la chaleur. S'il avait compris cela plus vite, il se serait épargné et nous aurait évité d'avoir à lui apprendre que cette chambre est faite pour qu'on y dorme et ce monde pour qu'on y meure. Assez maintenant, nous... *(On entend au loin le bruit des eaux.)* Écoutez, l'eau coule par-dessus le barrage. Venez, mère, et pour l'amour de ce Dieu que vous invoquez quelquefois, finissons-en.

La mère fait un pas vers le lit.

LA MÈRE

Allons ! Mais il me semble que cette aube n'arrivera jamais.

Rideau.

LE MALENTENDU (1944)

Acte troisième

SCÈNE PREMIÈRE

La mère, Martha et le domestique sont en scène. Le vieux balaie et range. La sœur est derrière le comptoir, tirant ses cheveux en arrière. La mère traverse le plateau, se dirigeant vers la porte.

Retour à la table des matières

MARTHA

Vous voyez bien que cette aube est arrivée.

LA MÈRE

Oui. Demain, je trouverai que c'est une bonne chose que d'en avoir fini. Maintenant, je ne sens que ma fatigue.

MARTHA

Ce matin est, depuis des années, le premier où je respire. Il me semble que j'entends déjà la mer. Il y a en moi une joie qui va me faire crier.

LA MÈRE

Tant mieux, Martha, tant mieux. Mais je me sens maintenant si vieille que je ne peux rien partager avec toi. Demain, tout ira mieux.

MARTHA

Oui, tout ira mieux, je l'espère. Mais ne vous plaignez pas encore et laissez-moi être heureuse à loisir. Je redeviens la jeune fille que j'étais. De nouveau, mon corps brûle, j'ai envie de courir. Oh ! dites-moi seulement...

Elle s'arrête.

LA MÈRE

Qu'y a-t-il, Martha ? je ne te reconnais plus.

MARTHA

Mère... *(Elle hésite, puis avec feu.)* Suis-je encore belle ?

LA MÈRE

Tu l'es, ce matin. Le crime est beau.

MARTHA

Qu'importe maintenant le crime ! Je nais pour la seconde fois, je vais

rejoindre la terre où je serai heureuse.

LA MÈRE

Bien. Je vais aller me reposer. Mais je suis contente de savoir que la vie va enfin commencer pour toi.

Le vieux domestique apparaît en haut de l'escalier, descend vers Martha, lui tend le passeport, puis sort sans rien dire. Martha ouvre le passeport et le lit, sans réaction.

LA MÈRE

Qu'est-ce que c'est ?

MARTHA, *d'une voix calme*.

Son passeport. Lisez.

LA MÈRE

Tu sais bien que mes yeux sont fatigués.

MARTHA

Lisez ! Vous saurez son nom.

La mère prend le passeport, vient s'asseoir devant une table, étale le carnet et lit. Elle regarde longtemps les pages devant elle.

LA MÈRE, *d'une voix neutre*.

Allons, je savais bien qu'un jour cela tournerait de cette façon et qu'alors il faudrait en finir.

MARTHA, *elle vient se placer devant le comptoir*.

Mère !

LA MÈRE, *de même*.

Laisse, Martha, j'ai bien assez vécu. J'ai vécu beaucoup plus longtemps que mon fils. Je ne l'ai pas reconnu et je l'ai tué. Je peux maintenant aller le rejoindre au fond de cette rivière où les herbes couvrent déjà son visage.

MARTHA

Mère ! vous n'allez pas me laisser seule ?

LA MÈRE

Tu m'as bien aidée, Martha, et je regrette de te quitter. Si cela peut encore avoir du sens, je dois témoigner qu'à ta manière tu as été une bonne fille. Tu m'as toujours rendu le respect que tu me devais. Mais maintenant, je suis lasse et mon vieux cœur, qui se croyait détourné de tout, vient de réapprendre la douleur. Je ne suis plus assez jeune pour m'en arranger. Et de toutes façons, quand une mère n'est plus capable de reconnaître son fils, c'est que son rôle sur la terre est fini.

MARTHA

Non, si le bonheur de sa fille est encore à construire. Je ne comprends pas ce que vous me dites. Je ne reconnais pas vos mots. Ne m'avez-vous pas appris à ne rien respecter ?

LA MÈRE, *de la même voix indifférente*.

Oui, mais, moi, je viens d'apprendre que j'avais tort et que sur cette terre où rien n'est assuré, nous avons nos certitudes. (*Avec amertume.)* L'amour d'une mère pour son fils est aujourd'hui ma certitude.

MARTHA

N'êtes-vous donc pas certaine qu'une mère puisse aimer sa fille ?

LA MÈRE

Je ne voudrais pas te blesser maintenant, Martha, mais il est vrai que ce n'est pas la même chose. C'est moins fort. Comment pourrais-je me passer de l'amour de mon fils ?

MARTHA, *avec éclat*.

Bel amour qui vous oublia vingt ans !

LA MÈRE

Oui, bel amour qui survit à vingt ans de silence. Mais qu'importe ! cet amour est assez beau pour moi, puisque je ne peux vivre en dehors de lui.

Elle se lève.

MARTHA

Il n'est pas possible que vous disiez cela sans l'ombre d'une révolte et sans une pensée pour votre fille.

LA MÈRE

Non, je n'ai de pensée pour rien et moins encore de révolte. C'est la punition, Martha, et je suppose qu'il est une heure où tous les meurtriers sont comme moi, vidés par l'intérieur, stériles, sans avenir possible. C'est pour cela qu'on les supprime, ils ne sont bons à rien.

MARTHA

Vous tenez un langage que je méprise et je ne puis vous entendre parler de crime et de punition.

LA MÈRE

Je dis ce qui me vient à la bouche, rien de plus. Ah ! j'ai perdu ma liberté, c'est l'enfer qui a commencé !

MARTHA, *elle vient vers elle, et avec violence*.

Vous ne disiez pas cela auparavant. Et pendant toutes ces années, vous avez continué à vous tenir près de moi et à prendre d'une main ferme les jambes de ceux qui devaient mourir. Vous ne pensiez pas alors à la liberté et à l'enfer. Vous avez continué. Que peut changer votre fils à cela ?

LA MÈRE

J'ai continué, il est vrai. Mais par habitude, comme une morte. Il suffisait de la douleur pour tout transformer. C'est cela que mon fils est venu changer.

Martha fait un geste pour parler.

Je sais, Martha, cela n'est pas raisonnable. Que signifie la douleur pour une

criminelle ? Mais aussi, tu le vois, ce n'est pas une vraie douleur de mère : je n'ai pas encore crié. Ce n'est rien d'autre que la souffrance de renaître à l'amour, et cependant elle me dépasse. Je sais aussi que cette souffrance non plus n'a pas de raison. *(Avec un accent nouveau.)* Mais ce inonde lui-même n'est pas raisonnable et je puis bien le dire, moi qui en ai tout goûté, depuis la création jusqu'à la destruction.

Elle se dirige avec décision vers la porte, mais Martha la devance et se place devant l'entrée.

MARTHA

Non, mère, vous ne me quitterez pas. N'oubliez pas que je suis celle qui est restée et que lui était parti, que vous m'avez eue près de vous toute une vie et que lui vous a laissée dans le silence. Cela doit se payer. Cela doit entrer dans le compte. Et c'est vers moi que vous devez revenir.

LA MÈRE, *doucement*.

Il est vrai, Martha, mais lui, je l'ai tué !

Martha s'est détournée un peu, la tête en arrière, semblant regarder la porte.

MARTHA, *après un silence, avec une passion croissante*.

Tout ce que la vie peut donner à un homme lui a été donné. Il a quitté ce pays. Il a connu d'autres espaces, la mer, des êtres libres. Moi, je suis restée ici. Je suis restée, petite et sombre, dans l'ennui, enfoncée au cœur du continent et j'ai grandi

dans l'épaisseur des terres. Personne n'a embrassé ma bouche et même vous, n'avez vu mon corps sans vêtements. Mère, je vous le jure, cela doit se payer. Et sous le vain prétexte qu'un homme est mort, vous ne pouvez vous dérober au moment où j'allais recevoir ce qui m'est dû. Com. prenez donc que, pour un homme qui a vécu, la mort est une petite affaire. Nous pouvons oublier mon frère et votre fils. Ce qui lui est arrivé est sans importance : il n'avait plus rien à connaître. Mais moi, vous me frustrez de tout et vous m'ôtez ce dont il a joui. Faut-il donc qu'il m'enlève encore l'amour de ma mère et qu'il vous emmène pour toujours dans sa rivière glacée ?

Elles se regardent en silence. La sœur baisse les yeux.

Très bas.

Je me contenterais de si peu. Mère, il y a des mots que je n'ai jamais su prononcer, mais il me semble qu'il y aurait de la douceur à recommencer notre vie de tous les jours.

La mère s'est avancée vers elle.

LA MÈRE

Tu l'avais reconnu ?

MARTHA, *relevant brusquement la tête*.

Non ! je ne l'avais pas reconnu. Je n'avais gardé de lui aucune image, cela est arrivé comme ce devait arriver. Vous l'avez dit vous-même, ce monde n'est pas raisonnable. Mais vous n'avez pas tout à fait tort de me poser cette question. Car si je l'avais reconnu, je sais maintenant que cela n'aurait rien changé.

LA MÈRE

Je veux croire que cela n'est pas vrai. Les pires meurtriers connaissent les heures où l'on désarme.

MARTHA

Je les connais aussi. Mais ce n'est pas devant un frère inconnu et indifférent que j'aurais baissé le front.

LA MÈRE

Devant qui donc alors ?

Martha baisse le front.

MARTHA

Devant vous.

Silence.

LA MÈRE, *lentement*.

Trop tard, Martha. Je ne peux plus rien pour toi. *(Elle se retourne vers sa fille.)* Est-ce que tu pleures, Martha ? Non, tu ne saurais pas. Te souviens-tu du temps où je t'embrassais ?

MARTHA

Non, mère.

LA MÈRE

Tu as raison. Il y a longtemps de cela et j'ai très vite oublié de te tendre les bras. Mais je n'ai pas cessé de t'aimer. *(Elle écarte doucement Martha qui lui cède peu à peu le passage.)* Je le sais maintenant puisque mon cœur parle ; je vis à nouveau, au moment où je ne puis plus supporter de vivre.

Le passage est libre.

MARTHA, *mettant son visage dans ses mains*.

Mais qu'est-ce donc qui peut être plus fort que la détresse de votre fille ?

LA MÈRE

La fatigue peut-être, et la soif du repos.

Elle sort sans que sa fille s'y oppose.

SCÈNE II

Martha court vers la porte, la ferme brutalement, se colle contre elle. Elle éclate en cris sauvages.

MARTHA

Non ! je n'avais pas à veiller sur mon frère, et pourtant me voilà exilée dans mon propre pays ; ma mère elle-même m'a rejetée. Mais je n'avais pas à veiller sur mon frère, ceci est l'injustice qu'on fait à l'innocence. Le voilà qui a obtenu maintenant ce qu'il voulait, tandis que je reste solitaire, loin de la mer dont j'avais soif. Oh ! je le hais ! Toute ma vie s'est passée dans l'attente de cette vague qui m'emporterait et je sais qu'elle ne viendra plus ! Il me faut demeurer avec, à ma droite et à ma gauche, devant et derrière moi, une foule de peuples et de nations, de plaines et de montagnes, qui arrêtent le vent de la mer et dont les jacassements et les murmures étouffent son appel répété. (*Plus bas.)* D'autres ont plus de chance ! Il est des lieux pourtant éloignés de la mer où le vent du soir, parfois, apporte une odeur d'algue. Il y parle de plages humides, toutes sonores du cri des mouettes, ou de grèves dorées dans des soirs sans limites. Mais le vent s'épuise bien avant d'arriver ici ; plus jamais je n'aurai ce qui m'est dû. Quand même je collerais mon oreille contre terre, je n'entendrai pas le choc des vagues glacées ou la respiration mesurée de la mer heureuse. Je suis trop loin de ce que j'aime et ma distance est sans remède. Je le hais, je le hais pour avoir obtenu ce qu'il voulait ! Moi, j'ai pour patrie ce lieu clos et épais où le ciel est sans horizon, pour ma faim l'aigre prunier de ce pays et rien pour ma soif, sinon le sang que j'ai répandu. Voilà le prix qu'il faut payer pour la tendresse d'une mère !

Qu'elle meure donc, puisque je ne suis pas aimée ! Que les portes se referment autour de moi ! Qu'elle me laisse à ma juste colère ! Car, avant de mourir, je ne lèverai pas les yeux pour implorer le ciel. Là-bas, où l'on peut fuir, se délivrer, presser son corps contre un autre, rouler dans la vague, dans ce pays défendu par la mer, les dieux n'abordent pas. Mais ici, où le regard s'arrête de tous côtés, toute la terre est dessinée pour que le visage se lève et que le regard supplie. Oh ! je hais ce, monde où nous en sommes réduits à Dieu. Mais moi, qui souffre d'injustice, on ne m'a pas fait droit, je ne m'agenouillerai pas. Et privée de ma place sur cette terre, rejetée par ma mère, seule au milieu de mes crimes, je quitterai ce monde sans être réconciliée.

On frappe à la porte.

SCÈNE III

MARTHA

Qui est là ?

MARIA

Une voyageuse.

MARTHA

On ne reçoit plus de clients.

MARIA

Je viens rejoindre mon mari.

Elle entre.

MARTHA, *la regardant*.

Qui est votre mari ?

MARIA

Il est arrivé ici hier et devait me rejoindre ce matin. Je suis étonnée qu'il ne l'ait pas fait.

MARTHA

Il avait dit que sa femme était à l'étranger.

MARIA

Il a ses raisons pour cela. Mais nous devions nous retrouver maintenant.

MARTHA, *qui n'a pas cessé de la regarder*.

Cela vous sera difficile. Votre mari n'est plus ici.

MARIA

Que dites-vous là ? N'a-t-il pas pris une chambre chez vous ?

MARTHA

Il avait pris une chambre, mais il l'a quittée dans la nuit.

MARIA

Je ne puis le croire, je sais toutes les raisons qu'il a de rester dans cette maison. Mais votre ton m'inquiète. Dites-moi ce que vous avez à me dire.

MARTHA

Je n'ai rien à vous dire, sinon que votre mari n'est plus là.

MARIA

Il n'a pu partir sans moi, je ne vous comprends pas. Vous a-t-il quittées définitivement ou a-t-il dit qu'il reviendrait ?

MARTHA

Il nous a quittées définitivement.

MARIA

Écoutez. Depuis hier, je supporte, dans ce pays étranger, une attente qui a épuisé toute ma patience. Je suis venue, poussée par l'inquiétude, et je ne suis pas décidée à repartir sans avoir vu mon mari ou sans savoir où le retrouver.

MARTHA

Ce n'est pas mon affaire.

MARIA

Vous vous trompez. C'est aussi votre affaire. Je ne sais pas si mon mari approuvera ce que je vais vous dire, mais je suis lasse de ces complications. L'homme qui est arrivé chez vous, hier matin, est le frère dont vous n'entendiez plus parler depuis des années.

MARTHA

Vous ne m'apprenez rien.

MARIA, *avec éclat*.

Mais alors, qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi votre frère n'est-il pas dans cette maison ? Ne l'avez-vous pas reconnu et, votre mère et vous, n'avez-vous pas été heureuses de ce retour ?

MARTHA

Votre mari n'est plus là parce qu'il est mort.

Maria a un sursaut et reste un moment silencieuse, regardant fixement Martha. Puis elle *fait* mine *de s'approcher d'elle et sourit.*

MARIA

Vous plaisantez, n'est-ce pas ? Jan m'a souvent dit que, petite fille, déjà, vous vous plaisiez à déconcerter. Nous sommes presque sœurs et...

MARTHA

Ne me touchez pas. Restez à votre place. Il n'y a rien de commun entre nous. (*Un temps.)* Votre mari est mort cette nuit, je vous assure que cela n'est pas une plaisanterie. Vous n'avez plus rien à faire ici.

MARIA

Mais vous êtes folle, folle à lier ! C'est trop soudain et je ne peux pas vous croire. Où est-il ? Faites que je le voie mort et alors seulement je croirai ce que je ne puis même pas imaginer.

MARTHA

C'est impossible. Là où il est, personne ne peut le voir.

Maria a un geste vers elle.

Ne me touchez pas et restez où vous êtes... Il est au fond de la rivière où ma mère et moi l'avons porté, cette nuit, après l'avoir endormi. Il n'a pas souffert, mais il n'empêche qu'il est mort, et c'est nous, sa mère et moi, qui l'avons tué.

MARIA, *elle recule*.

Non, non... c'est moi qui suis folle et qui entends des mots qui n'ont encore jamais retenti sur cette terre. Je savais que rien de bon ne m'attendait ici, mais je ne suis pas prête à entrer dans cette démence. Je ne comprends pas, je ne vous comprends pas...

MARTHA

Mon rôle n'est pas de vous persuader, mais seulement de vous informer. Vous viendrez de vous-même à l'évidence.

MARIA, *avec une sorte de distraction*.

Pourquoi, pourquoi avez-vous fait cela ?

MARTHA

Au nom de quoi me questionnez-vous ?

MARIA, dans un cri.

Au nom de mon amour !

MARTHA

Qu'est-ce que ce mot veut dire ?

MARIA

Il veut dire tout ce qui, à présent, nie déchire et me mord, ce délire qui ouvre mes mains pour le meurtre. N'était cette incroyance entêtée qui me reste dans le cœur, vous apprendriez, folle, ce que ce mot veut dire, en sentant votre visage se déchirer sous mes ongles.

MARTHA

Vous parlez décidément un langage que je ne comprends pas. J'entends mal les mots d'amour, de joie ou de douleur.

MARIA, *avec un grand effort*.

Écoutez, cessons ce jeu, si c'en est un. Ne nous égarons pas en paroles vaines. Dites-moi, bien clairement, ce que je veux savoir bien clairement, avant de m'abandonner.

MARTHA

Il est difficile d'être plus claire que je l'ai été. Nous avons tué votre mari cette nuit, pour lui prendre son argent, comme nous l'avions fait déjà pour quelques voyageurs avant lui.

MARIA

Sa mère et sa sœur étaient donc des criminelles ?

MARTHA

Oui.

MARIA, *toujours avec le même effort*.

Aviez-vous appris déjà qu'il était votre frère ?

MARTHA

Si vous voulez le savoir, il y a eu malentendu. Et pour peu que vous connaissiez le monde, vous ne vous en étonnerez pas.

MARIA, *retournant vers la table,*
les poings contre la poitrine, d'une voix sourde.

Oh ! mon Dieu, je savais que cette comédie ne pouvait être que sanglante, et que lui et moi serions punis de nous y prêter. Le malheur était dans ce ciel. *(Elle s'arrête devant la table et parle sans regarder Martha.)* Il voulait se faire reconnaître de vous, retrouver sa maison, vous apporter le bonheur, mais il ne savait pas trouver la parole qu'il fallait. Et pendant qu'il cherchait ses mots, on le tuait. *(Elle se met à pleurer.)* Et vous, comme deux insensées, aveugles devant le fils merveilleux qui vous revenait... car il était merveilleux, et vous ne savez pas quel cœur fier, quelle âme exigeante vous venez de tuer ! Il pouvait être votre orgueil, comme il a été le mien. Mais, hélas, vous étiez son ennemie, vous êtes son ennemie, vous qui pouvez parler froidement de ce qui devrait vous jeter dans la rue et vous tirer des cris de bête !

MARTHA

Ne jugez de rien, car vous ne savez pas tout. À l'heure qu'il est, ma mère a rejoint son fils. Le flot commence à les ronger. On les découvrira bientôt et ils se retrouveront dans la même terre. Mais je ne vois pas qu'il y ait encore là de quoi me tirer des cris. Je me fais une autre idée du coeur humain et, pour tout dire, vos larmes me répugnent.

MARIA, *se retournant contre elle avec haine*.

Ce sont les larmes des joies perdues à jamais. Cela vaut mieux pour vous que cette douleur sèche qui va bientôt me venir et qui pourrait vous tuer sans un tremblement.

MARTHA

Il n'y a pas là de quoi m'émouvoir. Vraiment, ce serait peu de chose. Moi aussi, j'en ai assez vu et entendu, j'ai décidé de mourir à mon tour. Mais je ne veux pas me mêler à eux. Qu'ai-je à faire dans leur compagnie ? je les laisse à leur tendresse retrouvée, à leurs caresses obscures. Ni vous ni moi n'y avons plus de part, ils nous sont infidèles à jamais. Heureusement, il me reste ma chambre, il sera bon d'y mourir seule.

MARIA

Ali ! vous pouvez mourir, le monde peut crouler, j'ai perdu celui que j'aime. Il me faut maintenant vivre dans cette terrible solitude où la mémoire est un supplice.

Martha vient derrière elle et parle par-dessus sa tête.

MARTHA

N'exagérons rien. Vous avez perdu votre mari et j'ai perdu ma mère. Après tout, noue sommes quittes. Mais vous ne l'avez perdu qu'une fois, après en avoir joui pendant des années et sans qu'il vous ait rejetée. Moi, ma mère m'a rejetée. Maintenant elle est morte et je l'ai perdue deux fois.

MARIA

Il voulait vous apporter sa fortune, vous rendre heureuses toutes les deux. Et c'est à cela qu'il pensait, seul, dans sa chambre, au moment où vous prépariez sa mort.

MARTHA, *avec un accent soudain désespéré*.

Je suis quitte aussi avec votre mari, car j'ai connu sa détresse. Je croyais comme lui avoir ma maison. J’imaginais que le crime était notre foyer et qu'il nous avait unies, ma mère et moi, pour toujours. Vers qui donc, dans le monde, aurais-je pu me tourner, sinon vers celle qui avait tué en même temps que moi ? Mais je me trompais. Le crime aussi est une solitude, même si on se met à mille pour l'accomplir. Et il est juste que je meure seule, après avoir vécu et tué seule.

Maria se tourne vers elle dans les larmes.

MARTHA, *reculant et reprenant sa voix dure*.

Ne me touchez pas, je vous l'ai déjà dit. À la pensée qu'une main humaine puisse m'imposer sa chaleur avant de mourir, à la pensée que n'importe quoi qui ressemble à la hideuse tendresse des hommes puisse me poursuivre encore, je sens toutes les fureurs du sang remonter à mes tempes.

Elles se font face, très près l'une de l'autre.

MARIA

Ne craignez rien. Je vous laisserai mourir comme vous le désirez. Je suis aveugle, je ne vous vois plus ! Et ni votre mère, ni vous, ne serez jamais que des visages fugitifs, rencontrés et perdus au cours d'une tragédie qui n'en finira pas. Je ne sens pour vous ni haine ni compassion. Je ne peux plus aimer ni détester personne. *(Elle cache soudain son visage dans ses mains.)* En vérité, j'ai à peine eu le temps de souffrir ou de me révolter. Le malheur était plus grand que moi.

Martha, qui s'est détournée et a fait quelques pas vers la porte, revient vers Maria.

MARTHA

Mais pas encore assez grand puisqu'il vous a laissé des larmes. Et avant de vous quitter pour toujours, je vois qu'il me reste quelque chose à faire. Il me reste à vous désespérer.

MARIA, *la regardant avec effroi*.

Oh ! laissez-moi, allez-vous-en et laissez-moi

MARTHA

Je vais vous laisser, en effet, et pour moi aussi ce sera un soulagement, je supporte mal votre amour et vos pleurs. Mais je ne puis mourir en vous laissant l'idée que vous avez raison, que l'amour n'est pas vain, et que ceci est un accident. Car c'est maintenant que nous sommes dans l'ordre. Il faut vous en Persuader.

MARIA

Quel ordre ?

MARTHA

Celui où personne n'est jamais reconnu.

MARIA, égarée.

Que m'importe, je vous entends à peine. Mon cœur est déchiré. Il n'a de curiosité que pour celui que vous avez tué.

MARTHA, *avec violence*.

Taisez-vous ! Je ne veux plus entendre parler de lui, je le déteste. Il ne vous est plus rien. Il est entré dans la maison amère où l'on est exilé pour toujours. L'imbécile ! il a ce qu'il voulait, il a retrouvé celle qu'il cherchait. Nous voilà tous dans l'ordre. Comprenez que ni pour lui ni pour nous, ni dans la vie ni dans

la mort, il n'est de patrie ni de paix. (*Avec un rire méprisant.)* Car on ne peut appeler patrie, n'est-ce pas, cette terre épaisse, privée de lumière, où l'on s'en va nourrir des animaux aveugles.

MARIA, dans les larmes.

Oh ! mon Dieu, je ne peux pas, je ne peux pas supporter ce langage. Lui non plus ne l'aurait pas supporté. C'est pour une autre patrie qu'il s'était mis en marche.

MARTHA, *qui a atteint la porte, se retournant brusquement*.

Cette folie a reçu son salaire. Vous recevrez bientôt le vôtre. *(Avec le même rire.)* Nous sommes volés, je vous le dis. A quoi bon ce 'grand appel de l'être, cette alerte des âmes ? Pourquoi crier vers la mer ou vers l'amour ? Cela est dérisoire. Votre mari connaît maintenant la réponse, cette maison épouvantable où nous serons enfin serrés les uns contre les autres. *(Avec haine.)* Vous la connaîtrez aussi, et si vous le pouviez alors, vous vous souviendriez avec délices de ce jour où pourtant vous vous croyiez entrée dans le plus déchirant des exils. Comprenez que votre douleur ne s'égalera jamais à l'injustice qu'on fait à l'homme et pour finir, écoutez mon conseil. Je vous dois bien un conseil, n'est-ce pas, puisque je vous ai tué votre mari !

Priez votre Dieu qu'il vous fasse semblable à la pierre. C'est le bonheur qu'il prend pour lui, c'est le seul vrai bonheur. Faites comme lui, rendez. vous sourde à tous les cris, rejoignez la pierre pendant qu'il en est temps. Mais si vous vous sentez trop lâche pour entrer dans cette paix muette, alors venez nous rejoindre dans notre maison commune. Adieu, ma sœur ! Tout est facile, vous le voyez. Vous avez à choisir entre le bonheur stupide des cailloux et le lit gluant où nous vous attendons.

Elle sort et Maria, qui a écouté avec égarement, oscille sur elle-même, les mains en avant.

MARIA, *dans un cri*.

Oh ! mon Dieu ! je ne puis vivre dans ce désert ! C'est à vous que je parlerai et je saurai trouver mes mots. *(Elle tombe à genoux.)* Oui, c'est à vous que je m'en remets. Ayez pitié de moi, tournez-vous vers moi ! Entendez-moi, donnez-moi votre main ! Ayez pitié, Seigneur, de ceux qui s'aiment et qui sont séparés !

La porte s'ouvre et le vieux domestique paraît.

SCÈNE IV

LE VIEUX, *d'une voix nette et ferme*.

Vous m'avez appelé ?

MARIA, *se tournant vers lui*.

Oh ! je ne sais pas ! Mais aidez-moi, car j'ai besoin qu'on m'aide. Ayez pitié et consentez a m'aider !

LE VIEUX, *de la même voix*.

Non

Rideau.

1943

Fin du texte